Document generated on 08/06/2025 4:28 p.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Octobre 1970
Des aléas de l'histoire et de la fiction

Laurent Laplante

Number 43, March–April–May 1991

URI: https://id.erudit.org/iderudit/19907ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Laplante, L. (1991). Octobre 1970 : des aléas de l'histoire et de la fiction. *Nuit blanche*, (43), 22–24.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Octobre 1970
Des aléas de l'histoire et de la fiction

Nul, semble-t-il, n'échappe aux ondes qu'octobre 1970 n'en finit plus de propager et qui ont déferlé en 1990 avec une particulière intensité. Romanciers et essayistes, historiens, policiers et ex-felquistes, chacun a puisé dans le rappel de la crise de quoi alimenter sa prose. Certains en ont profité pour se souvenir ou pour contester la mémoire d'autrui, d'autres pour remodeler leurs souvenirs pour la énième fois ou pour ajouter des variations sur le thème, inépuisable, du complot policier, d'autres enfin pour rentabiliser une fois encore leur amnésie sélective... Dans l'ensemble, récolte moyenne.

Le gamin de Claude Jasmin fait-il vraiment partie de cette « vendange d'octobre » ? Oui et non. Jasmin, en effet, s'est habilement protégé : à son gré et à son heure, il entre dans la catégorie ou s'en extrait.

Le gamin, par ses éléments secondaires, évoque octobre. Des ravisseurs, cela est banal, ravissent. Mais, ce qui les rapproche de Montréal et de son octobre, ils s'en prennent, du moins le pensent-ils, à la famille du consul juif. Quiconque sait que le FLQ a, lui aussi, songé à frapper cette famille, lira le reste du récit en cherchant d'autres similitudes. Il en sera pour ses frais mais Jasmin aura fait mouche. Si la ficelle fait figure d'amarre et si on peut sourire en voyant l'auteur revenir à la fiction après avoir juré ses grands dieux qu'il ne boirait jamais plus à une telle fontaine, il faut se réjouir que le conteur qu'est Jasmin soit de retour et qu'il ait oublié ses imprudentes promesses. ***Le gamin*** est peu « octobre » mais alerte.

De la périphérie d'octobre, on plonge en plein drame avec Louis Caron. Troisième tome des ***Fils de la liberté***, ***Le coup de poing*** constitue ce que nos informaticiens appelleront une admirable interface entre l'histoire et la fiction. Car l'histoire est ici implacablement présente. Elle écrase les nouveaux descendants d'Hyacinthe Bellerose et les broie comme de vrais felquistes. Mais le roman garde ses droits, en ce que les personnages ne sont pas nourris de coupures de presse et ne consultent pas les dossiers de police avant d'aimer ou de se révolter.

L'histoire serait-elle ici une simple toile de fond ? Non pas. Caron, en fait, lui demande quelques grands éléments qui ont valeur de moteur : un assassinat, un manifeste felquiste maladroitement et bellement taillé à la serpe, un monde politique qui brette, parfois au sens québécois, parfois au sens français du terme... Cela suffit. Le reste, Caron le tire de son propre univers : des saisons auxquelles on se plie, des rébellions contre les maquignonnages qui décomposent la vie publique, des humains dont toute la démesure consiste à suivre leur conscience et dont la

Falklands, 1982, photo : Martin Cleaver

« Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale que de donner au monde un bel auto-da-fé ; il était décidé par l'université de Coïmbre que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu, en grande cérémonie, est un secret infaillible pour empêcher la terre de trembler. »

Voltaire, *Candide*.

faiblesse charnelle séduit bien plus qu'elle ne déçoit... Superbe roman qui fait « sentir » octobre 1970 mieux que ces récits qui, en collant trop au verbatim, y ont laissé leur vie.

On ne fera pas ce reproche au roman controversé de Denis Lacasse, ***Prélude d'octobre***. L'ouvrage aurait cependant connu un meilleur sort sans les trop clairs emprunts à Simenon. Dès lors, on ne sait trop, de Lacasse ou de Simenon, à qui adresser les fleurs...

Sous réserve de cette nébuleuse paternité, ***Prélude d'octobre*** mêle également histoire et fiction avec beaucoup d'habileté. Le roman, qui suit minutieusement les événements d'octobre 1970, renouvelle quand même de fond en comble cette histoire que nous pensions connaître. Lacasse parvient en effet à rendre « inconfortablement » plausibles, j'allais dire plus que probables, les gestes de tel avocat dont on reconnaît aisément le visage et ceux d'une parente de l'attaché commercial anglais... Excellemment documenté, proche à faire peur de l'information privilégiée, Lacasse distille des doutes inquiétants. Et si, de fait, quelqu'un, parent de l'attaché commercial britannique, avait trempé dans la mise en scène ? Et si le plus important avocat à l'emploi d'un certain hôtel de ville avait orchestré la chose... ? Il s'agit, rappelons-le, d'un *roman* et de circonstances *forcément inventées*...

Dommage que l'influence de Maigret soit demeurée limitée car lui savait conclure sur des certitudes ! Le roman de Lacasse trouble admirablement et ne vous interdit pas de conclure.

Avec ***Un dernier blues pour octobre*** de Pierre Turgeon, on conserve le même registre mais l'étincelle ne passe pas : le roman et l'histoire se stérilisent mutuellement. Turgeon joue lui aussi sur les deux tableaux ; il insiste pour faire savoir qu'il a vécu le « vrai » octobre, interviewé les « vrais » felquistes et même confessé policiers et autres acteurs du drame mais, implicitement, il revendique aussi l'immunité du romancier. D'une part, la crédibilité du témoin ; d'autre part, l'invulnérabilité de celui qui a tout imaginé.

Hélas ! le roman ne vibre pas. Turgeon, dont le métier ne fait pas de doute, a beau jeter dans le texte des notations sur les odeurs, « ce qu'on ne trouvera dans aucun compte rendu policier », il ressemble ici à un photographe plus qu'à un peintre et son roman davantage à un froid décalque des procès-verbaux qu'à une tranche de vie.

Ceux et celles qu'octobre choque encore

Même si tout dans ***La vie partisane*** d'Andrée Ferretti ne concerne pas octobre 1970, ce qui s'y rattache le fait si puissamment que ce livre s'impose, ne serait-ce que pour y entendre l'indignation des victimes. Car Andrée Ferretti n'oublie pas octobre. Après vingt-et-un jours de détention, un six novembre, on l'accuse d'appartenance au FLQ. La libération ? Le dix décembre. « ...je n'ai, écrit-elle, qu'une image en tête, celle de mes enfants devenus grands, sans que j'aie pu les voir grandir, sans que j'aie pu vivre avec eux ces jours importants de nos vies ». Le récit, qui nous plonge dans les horreurs des « ordres », conclut comme une vendetta : « En ce jour anniversaire de ta naissance, mon cher petit-fils, je t'offre mon engagement à lutter sans fin pour l'avènement d'un octobre de lumière ».

Dans ce recueil où roulent les passions lourdes et se dressent les féminités vengeresses, il faut lire, contempler plutôt, ces superbes portraits de femmes que sont « Aurore-Mélanie Panet » et « La rébellion dans la vie de Catherine ». Ils rendent inévitable « Octobre de lumière ». ▸

Mais que s'est-il passé ?

Étonnamment, c'est au moment où les romanciers et les victimes encore indignées cèdent la parole aux analystes que culmine la pagaille. Aucun consensus quant aux faits, ni quant à leur sens.

Pour s'y retrouver, ***Les Québécois violents*** de Marc Laurendeau demeure un guide fiable, en raison du sérieux de l'auteur et de son patient maniement du dossier. On se demande cependant, face aux incessantes modifications que l'auteur apporte à sa rédaction initiale, pourquoi lui et son éditeur ne passent pas carrément à un tout nouvel ouvrage. À titre d'indice, la première édition, d'avril 1974, portait en sous-titre : « Un ouvrage sur les causes et la rentabilité de la violence d'inspiration politique au Québec » ; la dernière oublie la « rentabilité » et sous-titre sobrement : « La violence politique 1962-1972 ». Nuance !

Cela dit, Laurendeau, qui laisse prudemment la porte ouverte à toute nouvelle révélation (et peut-être à une autre édition !), balise utilement la réflexion : « Malgré ces cas précis, choisis parmi d'autres, de manipulation policière, lesquels suggèrent que les manœuvres des terroristes felquistes auraient été encouragées, sinon préparées, de l'extérieur, il reste difficile, à ce stade-ci, de prouver que l'ensemble du mouvement felquiste aurait été alimenté par des agents provocateurs détenant un mandat d'une autorité publique quelconque ou même que la crise d'octobre 1970 serait le point culminant d'une vaste manipulation ». Verdict sans naïveté ni paranoïa. Raison de plus pour souhaiter un Laurendeau neuf, non une retouche à la thèse de 1973.

De Laurendeau à Georges Langlois, on passe du doute prudent à l'interrogation passionnée. Dans ***Octobre en question***, qui sert d'annexe à ***Une amitié bien particulière***, le professeur d'histoire Georges Langlois soulève, en effet, de troublantes questions. Toutes accréditent la thèse du complot savamment ourdi par des pouvoirs publics. Exemple : « Les autorités fédérales savaient donc dès le début de la Crise où aller cueillir les otages et leurs ravisseurs. Il n'y avait tout simplement pas de Crise ». Ou encore : « Le 17 octobre, le docteur Yvon Prévost, de l'armée canadienne, qui se trouve à son domicile, est convoqué par téléphone à la base militaire de Saint-Hubert pour « remplir un devoir spécial ». Il reçoit cet appel à 21 h c'est-à-dire 15 minutes *avant* la découverte du communiqué annonçant la mort de l'otage. Une fois arrivé à la base, il devra patienter, seul dans une pièce, sans explication, pendant *plus de trois heures* ».

Ceux qui, nombreux, en ont marre du doute sans rémission, couperont au roman noir de Langlois et reviendront sur les admirables lettres de Jacques Ferron à John Grube. Caustique à plaisir, sceptique lui aussi devant la version officielle, Ferron dit octobre, le Québec, l'homme.

De l'ouvrage de Bernard Dagenais, ***La crise d'octobre et les médias : le miroir à dix faces***, il y a peu à dire tant il sécrète l'ennui. J'avoue, en tout cas, ne voir aucune utilité à agencer de deux, quatre ou douze manières les coupures de presse sur octobre. L'exemple achevé de l'exercice stérile. Livre pour oisifs seulement.

Même si le lecteur ressent vite un ennui analogue à parcourir ***FLQ : un projet révolutionnaire***, une plus grande persévérance se justifie. En théorie au moins, ces « lettres et écrits felquistes » ont valeur de documents historiques. En théorie, car plusieurs n'avaient guère quitté avant aujourd'hui les dossiers personnels des auteurs, tandis que d'autres textes n'avaient été distribués à l'époque qu'à de rarissimes confidents. Des documents marquants, comme les manifestes du FLQ, voisinent donc ici avec des textes qui n'eurent jamais ni portée ni auditoire. Du coup, leur intérêt, même purement historique, s'émousse.

L'immense majorité épousent de si près la plus morne des langues de bois, *sérénadent* avec si peu de retenue des ritournelles prétentieuses et naïves qu'on se demande si la police n'aurait pas dû laisser ces textes circuler librement : ils auraient, à eux seuls, éteint sous les bâillements toute velléité révolutionnaire.

Ne faisons qu'une malheureuse exception. Une lettre signée Charles Gagnon ressort de cette grisaille, mais pour le pire des motifs. Gagnon s'y adresse à son père. Officiellement du moins car le lecteur découvre vite, avec stupeur, que Gagnon n'a que faire de son père. Il voit à travers lui, il ne le choisit comme destinataire que pour mieux s'adresser, en le foulant aux pieds, à la génération précédente. Un texte dont on sort meurtri et sali. Aucune révolution ne justifie semblable humiliation.

Au sortir de cette rhétorique amoureuse d'elle-même, ***Le Québec en otage*** semblera presque candide. La revue ***Liberté*** y fait la part belle aux anciens felquistes, mais elle met aussi à contribution d'excellents observateurs. Micheline Cambron y signe un texte lucide sur une certaine logomachie. Quiconque douterait de la justesse du propos n'aurait qu'à se référer à l'ouvrage précédemment cité ! De son côté, l'ex-policier Gilles Masse y révèle d'étonnants talents de dramaturge. L'historien Jean-François Cardi départage avec justesse le vrai du faux, même s'il nie un peu vite le lien au moins intellectuel du FLQ avec les mouvements révolutionnaires issus d'autres sociétés.

Deux éléments à retenir de l'ensemble. En premier lieu, que le FLQ n'avait rien d'un mouvement monolithique : le FLQ n'était ni dirigé de façon centrale, ni capable de grand professionnalisme, ni même inspiré d'une seule pensée. En second lieu, que Jacques Cossette-Trudel a raison de hurler à la « séquestration de l'information ». Pourquoi, après vingt ans, certains des acteurs de la crise, les felquistes compris, les felquistes surtout, ne cessent-ils pas de mentir ? Qu'ils disent ce qu'ils savent. Qu'ils admettent, puisque tel est le cas, qu'ils n'ont jamais tué personne et que la mort de Pierre Laporte fut un accident qu'ils n'ont même pas provoqué. Cela réduira la hauteur de leur piédestal et miniaturisera leurs souvenirs, mais on se rapprochera de la vérité. Car on est moins certain que jamais qu'il y a eu crise mais on sait de mieux en mieux, n'en déplaise à ceux qui continuent à se verser du sang sur les mains pour entretenir leur mythe, qu'il n'y a pas eu meurtre. ■

par Laurent Laplante

Claude Jasmin, ***Le gamin***, L'Hexagone, 1990 ; Louis Caron, ***Le coup de poing***, Boréal, 1990 ; Denis Lacasse, ***Prélude d'octobre***, Septentrion, 1990 ; Pierre Turgeon, ***Un dernier blues pour octobre***, Libre expression, 1990 ; Andrée Ferretti, ***La vie partisane***, L'Hexagone, 1990 ; Marc Laurendeau, ***Les Québécois violents***, Boréal, 1990 ; Jacques Ferron et John Grube, ***Une amitié bien particulière***, suivi d'***Octobre en question***, de Georges Langlois, Boréal, 1990 ; Bernard Dagenais, ***La crise d'octobre et les médias : le miroir à dix faces***, VLB, 1990 ; ***FLQ : un projet révolutionnaire. Lettres et écrits felquistes (1963-1982)***, Textes rassemblés par R. Comeau, D. Cooper et P. Vallières, VLB, 1990 ; ***Liberté 191, Octobre 1970 : Le Québec en otage***, vol. 32, n° 5 (octobre 1990).